

Niveau(x) d'enseignement : 4
Centre d'intérêt : 230

Numéro EDUG : 9270266

La Réussite scolaire et la question de l'abandon des études : un résumé des plus récentes données disponibles. -- [Québec] : Ministère de l'éducation, Direction de la recherche, 1991

21 p. : ill. ; 28 cm.

Version anglaise publ. sous le titre: Success in school and the dropout issue. Code: 9192-6096; 9192-6126; 28-2603A. Code: 9192-6096; 28-2603. Bibliogr. : p. 20-21.

ISBN 2-550-15939-X

Vedette(s)-secondaire(s) : Québec (Province). Ministère de l'éducation. Direction de la recherche

Descripteur(s) : Succès scolaire * Abandon scolaire * Cheminement scolaire * Retard scolaire * Rendement scolaire * Décrocheur * Aspiration scolaire * Statistiques * Secondaire (Ordre d'enseignement)

Les principales données relevées ici par rapport à l'abandon des études secondaires au Québec ont trait à l'importance de la réussite scolaire, à la définition et à la mesure du phénomène de l'abandon, à l'analyse des facteurs individuels d'abandon, à ceux liés à l'environnement de l'élève et à son cheminement scolaire, à la compréhension du vécu et des opinions des décrocheurs (motifs d'abandon, profils de décrocheurs, rôle de l'entourage, situation après l'abandon scolaire).

Type de document :

*La réussite scolaire
et la question de
l'abandon des études*



Quebec 

9270266

La réussite scolaire et la question de l'abandon des études

Un résumé
des plus récentes
données disponibles

Ministère de l'Éducation
Direction de la recherche

Décembre 1991

Gouvernement du Québec
Ministère de l'éducation, 1991-9192-6096
ISBN 2-550-15939-X
Dépôt légal quatrième trimestre 1991
Bibliothèque nationale du Québec

LA RÉUSSITE SCOLAIRE: UNE PRIORITÉ SOCIALE

Un des grands objectifs de la société québécoise, poursuivi depuis au-delà de 25 ans, est celui de l'accessibilité aux services d'enseignement: on veut par là que toute personne, quelle que soit son origine sociale, puisse atteindre le plus haut niveau de formation qu'elle désire, dans la mesure où elle en a les capacités intellectuelles.

Si la collectivité accorde une aussi grande importance à la scolarisation, c'est que les bénéfices que la personne et la société peuvent en tirer sont nettement supérieurs aux coûts de la formation.

Quels que soient son âge et son sexe, la personne plus scolarisée est généralement moins susceptible d'être en chômage et connaît généralement un accroissement de ses revenus d'emploi. Elle a généralement moins recours aux services sociaux financés à même les fonds publics, notamment à l'assurance-chômage et à l'assistance sociale. Par ailleurs, l'examen des habitudes de vie des Québécois montre que plus le niveau de scolarité est élevé, plus on retrouve certaines conditions objectives d'une meilleure qualité de vie: accès plus grand aux biens et aux services, meilleure santé et longévité accrue.

La société tire également profit de la hausse du niveau de scolarisation. Grâce à son système de taxation, l'État retire en effet une partie importante du revenu plus élevé de la personne plus instruite. En même temps qu'une moins grande part des fonds publics doit être allouée aux divers services sociaux, une plus grande part peut servir à accroître les possibilités générales de développement social, culturel et économique.

Dans un avenir rapproché, les exigences générales de la vie en société, de même que les exigences professionnelles du marché du travail, seront de plus en plus rigoureuses. Les personnes moins scolarisées auront de plus en plus de difficultés à se tirer d'affaire et verront leur avenir partiellement compromis. Le risque est bien réel de voir augmenter le nombre de personnes marquées à des degrés divers par l'instabilité d'emploi, le chômage, la pauvreté, la dépendance de l'assistance sociale et l'analphabétisme fonctionnel.

L'obtention du diplôme d'études secondaires, qui est en quelque sorte le signe le plus mesurable de la réussite scolaire de l'élève, apparaît pourtant de plus en plus comme le minimum absolu requis au chapitre de la scolarisation. C'est dire à quel point il est préoccupant qu'à l'heure actuelle une partie non négligeable des jeunes ne parviennent pas à l'obtenir.

LA MESURE DE L'ÉCHEC À SE RENDRE JUSQU'AU DIPLÔME

En rapport avec la mission fondamentale de l'école d'offrir une formation de qualité pour le plus grand nombre, il importe de mesurer

quelles sont les chances de l'enfant de réussir ses études et, en revanche, les risques de ne pas les terminer.

Le ministère de l'Éducation utilise donc un indicateur qui exprime d'un côté la probabilité qu'un élève obtienne un diplôme du secondaire dans le cadre d'études à temps plein au secteur des Jeunes et, de l'autre, la probabilité qu'un élève quitte, pour des raisons autres que le décès ou l'émigration hors du Québec, ces études avant d'avoir obtenu un diplôme du secondaire.

En 1988-1989, la probabilité d'obtenir un diplôme dans le cadre des études à temps plein au secteur des Jeunes était de 64,3 p. cent, cela signifiant en complément que la **probabilité d'abandon** était de 35,7 p. cent.

Cette probabilité d'abandon donne un aperçu assez juste du pourcentage de jeunes qui ne se rendent pas jusqu'au diplôme, car son calcul annuel tient compte des estimations de la population québécoise par tranche d'âge, des diplômes décernés à chacun de ces groupes d'âge et, enfin, des phénomènes de migration et de mortalité.

On doit cependant mentionner que d'autres types de mesure existent en rapport avec la diplomation et l'abandon, et peuvent être utilisés par les milieux scolaires de telle sorte qu'il n'est pas toujours facile de s'y retrouver et d'établir un lien entre ces diverses mesures.

Disons seulement quelques mots sur une mesure assez courante, le **pourcentage annuel de sorties sans diplôme**, et cherchons à illustrer le rapport entre ce pourcentage et la **probabilité d'abandon**.

Rappelons d'abord que quelque 450 000 élèves fréquentent les écoles secondaires du Québec. Rappelons ensuite que les nouveaux élèves qui entrent chaque année à l'école secondaire, tout comme les anciens élèves qui la quittent chaque année, représentent à peu près 20 p. cent de la population totale du secondaire, soit environ 90 000 élèves. Rappelons finalement que parmi les 90 000 élèves qui quittent l'école secondaire chaque année, quelque 60 000 ont obtenu un diplôme du secondaire et 30 000 n'en ont obtenu aucun.

Si l'on veut mesurer le **pourcentage annuel de sorties sans diplôme**, on considérera le groupe des 30 000 élèves par rapport à la population totale de 450 000 et l'on dira: «Environ 7 p. cent des élèves quittent l'école secondaire sans diplôme chaque année».

Si, par contre, on veut faire un calcul très raccourci (par rapport à la méthode réellement utilisée) de la **probabilité d'abandon**, on reprendra le groupe des 30 000 sortants non diplômés, mais on le rapportera cette fois à l'ensemble des 90 000 élèves quittant l'école secondaire. On dira alors: «Un élève sur trois quitte l'école secondaire sans diplôme».

ÉVOLUTION DU POURCENTAGE D'ÉLÈVES QUITTANT SANS DIPLÔME

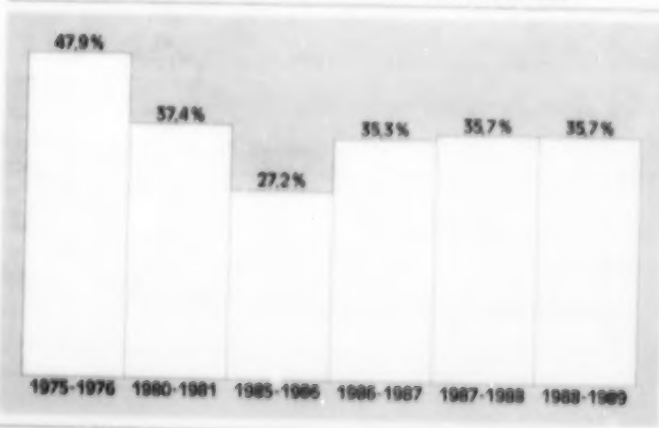
Comme le montrent les chiffres suivants, la proportion des élèves qui, en 1975-1976, quittaient sans diplôme leurs études au secteur des jeunes était au Québec d'à peu près 48 p. cent.

Par la suite, vers le milieu des années 80, cette proportion a chuté jusqu'à 27 p. cent.

Malheureusement, l'incidence des départs sans diplôme s'est considérablement accrue en 1986-1987, dépassant alors le cap des 35 p. cent. Il faut noter que cet accroissement coïncide avec le relèvement, à partir de 1982, des exigences liées à la délivrance d'un diplôme du secondaire.

En 1988-1989, la probabilité d'abandon se maintient au niveau élevé qu'elle avait atteint deux ans plus tôt : près de 36 p. cent des élèves n'obtiennent pas leur diplôme d'études secondaires au secteur des jeunes.

ÉVOLUTION DE LA PROBABILITÉ D'ABANDON DE 1975 À 1989



3

LES ÉLÈVES NON DIPLÔMÉS

La probabilité de quitter sans diplôme au secteur des jeunes étant présentement de 35,7 p. cent, il y a donc, pour un groupe de 1 000 élèves ayant entrepris des études primaires, 357 élèves qui risquent de ne pas se rendre jusqu'à l'obtention d'un diplôme d'études secondaires.

Parmi ces 357 élèves on trouve :

15 élèves qui, en raison de handicaps graves, ne peuvent se rendre jusqu'à l'obtention d'un diplôme ou d'une attestation de capacité,

17 élèves qui se sont inscrits dans un cheminement particulier de formation menant, non pas à un diplôme, mais à une attestation de capacité d'insertion sociale et professionnelle,

29 élèves qui s'inscrivent au collégial sans avoir obtenu un diplôme du secondaire,

13 élèves qui obtiendront avant l'âge de 20 ans leur diplôme du secondaire au secteur des Adultes,

77 élèves qui obtiendront plus tard, âgés de 20 ans et plus, leur diplôme du secondaire au secteur des Adultes,

206 élèves qui, tout en ayant le potentiel suffisant pour réussir des études secondaires, décident de ne pas le faire.

En réalité, l'étiquette de « décrocheur » ne devrait s'appliquer, rigoureusement parlant, qu'aux 206 élèves (c'est-à-dire aux 20,6 p. cent de l'ensemble des élèves) relativement doués qui décident de ne pas terminer leurs études secondaires. À la limite, elle pourrait également désigner les 77 élèves qui n'obtiendront qu'après plusieurs années leur diplôme du secondaire au secteur des Adultes.

On voit donc que pour à peu près le un cinquième des élèves quittant les études à temps plein au secteur des Jeunes sans avoir obtenu de diplôme, il est impropre d'employer les termes « abandon scolaire » et « décrochage ». L'usage ayant toutefois déjà fait de ces termes des synonymes de non-diplomation, nous les utiliserons comme tels dans les pages qui suivent.

LES EXIGENCES OFFICIELLES DE LA RÉUSSITE SCOLAIRE

Tous les changements qui ont été apportés depuis 1982 dans le cadre du régime pédagogique de l'enseignement secondaire ont rendu plus difficile la réussite des études et ont amené une augmentation du retard et de l'abandon scolaires.

Les exigences de ce régime sont grandes : à chacune des classes du secondaire, mêmes programmes pour tous les élèves en langue d'enseignement, en langue seconde et en sciences humaines; mêmes programmes en sciences et en mathématique jusqu'en 3^e secondaire; unités requises (130) en vue de la sanction des études devant être accumulées à partir de la 1^{re} année du secondaire et note de passage de 60 p. cent. En formation professionnelle, les conditions d'admission ont été relevées : réussite des matières de base de la 3^e année du secondaire pour le CER et de la 4^e année du secondaire pour le DEP.

Si ces exigences ont le mérite d'augmenter la qualité de la formation d'une majorité d'élèves, elles ont aussi l'inconvénient d'être plus élevées qu'avant : bon nombre d'élèves ne peuvent les satisfaire et sont plus exposés à l'échec scolaire ainsi qu'au décrochage.

ABANDON SCOLAIRE ET FACTEURS INDIVIDUELS

Sexe

En 1988-1989, environ 60 p. cent des jeunes qui abandonnent l'école sans diplôme sont des garçons. Cette proportion n'était que de 55 p. cent en 1975-1976. L'écart entre les garçons et les filles, qui a été relativement stable jusqu'en 1981-1982, s'accroît depuis ce temps et la probabilité d'abandon est maintenant de 42,4 p. cent chez les garçons et de 28,8 p. cent chez les filles. La nette supériorité des filles en termes de persévérance scolaire se consolide donc.

Langue maternelle

Dependamment de leur langue maternelle, l'abandon scolaire touche inégalement les élèves. Bon an, mal an, les élèves dont la langue maternelle est le français ont une probabilité d'abandon des études dépassant d'une dizaine de points de pourcentage celle des élèves de langue maternelle anglaise.

Dans le cas des allophones, il est plus difficile de généraliser et la faiblesse des effectifs invite à la prudence dans l'interprétation. Il ressort toutefois nettement que les élèves de langue maternelle amérindienne et les élèves dont la langue maternelle est l'inuktitut sont, et de loin, ceux et celles dont la carrière scolaire est la plus écourtée. En contrepartie, les groupes d'élèves de langue maternelle grecque ou italienne paraissent les plus à l'abri du décrochage. Mais dans le cas des élèves dont la langue maternelle est l'allemand, l'arabe, le chinois, le créole, l'espagnol, l'hébreu, le polonais, le portugais ou le vietnamien, les conclusions demeurent beaucoup plus difficiles à tirer.

Langue d'usage

La persévérance scolaire des élèves du secondaire est nettement plus élevée chez ceux et celles dont la langue d'usage est l'anglais. Cela signifie que la probabilité d'abandonner les études est d'environ une dizaine de points de pourcentage plus élevée chez les élèves dont la langue d'usage est le français.

Considérés comme formant un seul groupe, les élèves dont la langue d'usage est autre que le français et l'anglais occupent une position relativement avantageuse, en ce sens que leurs chances d'obtenir leur diplôme d'études secondaires sont à peu près égales à celles des élèves dont la langue d'usage est l'anglais.

Lieu de naissance

Ce sont les élèves nés au Québec qui courent le plus de risques d'abréger leurs études secondaires. On estime ainsi que leur probabilité d'abandonner est d'environ huit points de pourcentage plus élevée que celle de l'ensemble des élèves du Québec nés ailleurs au Canada ou dans le reste du monde.

ABANDON SCOLAIRE ET FACTEURS LIÉS À L'ENVIRONNEMENT DE L'ÉLÈVE

Situation familiale

Nombre de recherches ont déjà établi un lien significatif entre la situation familiale et les risques d'abandon, démontrant que le décrochage est plus élevé chez les jeunes vivant dans des milieux qui sont défavorisés sur le plan familial et sur le plan socio-économique en général.

Cette conclusion s'applique également au Québec et certains traits de la situation familiale apparaissent comme des éléments majeurs du contexte de l'abandon scolaire : structure familiale, scolarité de la mère et du père, source de revenu de la mère et du père, taille de la famille, persévérance scolaire chez les frères et sœurs.

Une comparaison des décrocheurs et des diplômés du secondaire montre que les premiers sont moins nombreux à vivre avec leurs deux parents, qu'ils ont des parents moins scolarisés que ceux des diplômés et qu'ils sont moins nombreux à avoir des parents qui ont un emploi. Finalement, les familles des décrocheurs sont plus nombreuses et il est plus fréquent d'y retrouver un frère ou une sœur qui a déjà abandonné ses études avant la fin du secondaire.

Réseau d'enseignement

Les élèves recrutés par les établissements privés sont plus généralement des élèves qui ont eu un bon rendement scolaire durant leurs études primaires, et leur persévérance scolaire au secondaire en est d'autant facilitée.

On peut considérer globalement que la probabilité d'abandon des études chez les élèves du réseau public est d'au moins une vingtaine de points de pourcentage plus élevée que chez les autres élèves.

Région administrative

Les élèves venant des régions centrales du Québec demeurent généralement les moins touchés par l'abandon scolaire. Malgré quelques

variations, selon les années, les régions les plus favorisées au chapitre de la persévérance scolaire sont celles de Québec, du Bas-Saint-Laurent, de Chaudière-Appalaches, de l'Estrie et du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Parmi les régions les moins favorisées, on trouve d'abord celle du Nord-du-Québec, qui constitue toujours un cas à part puisque peu d'écoles y dispensent l'enseignement secondaire en entier. On trouve ensuite les régions de l'Outaouais, de l'Abitibi-Témiscamingue, de la Côte-Nord, des Laurentides, de Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine et de Lanaudière. Les régions de Montréal, de la Montérégie, de Mauricie-Bois-Francs et de Laval, qui représentent à elles seules 52 p. cent de l'effectif scolaire du secondaire, sont pour leur part dans la moyenne.

Mis à part le cas particulier du Nord-du-Québec, on constate une diminution des disparités régionales depuis dix ans; l'écart entre la région affichant la persévérance la plus élevée et la région affichant la persévérance la plus faible est en effet passé de 28 à 19 points de pourcentage.

Commission scolaire

Chez les élèves du réseau public (soit 84 p. cent des élèves du secondaire), la probabilité d'abandon frôle les 40 p. cent. La position de chacune des commissions scolaires par rapport à cette moyenne n'est toutefois pas encore connue.

D'ici à ce que la méthode de mesure de la probabilité d'abandon par commission scolaire soit mise au point, on doit tout de même s'attendre à ce que les chances de l'élève de parvenir au diplôme d'études secondaires varient considérablement d'une commission scolaire à l'autre, au moins autant qu'elles varient d'une région administrative à l'autre.

Plusieurs raisons permettent de croire qu'il en est ainsi. Tout d'abord, il existe une diversité des **pratiques éducatives et administratives** d'une commission scolaire à l'autre et ce facteur doit influencer le taux de réussite des élèves. Il existe également une diversité des **conditions socio-économiques** de la population scolaire, et ces conditions, lorsque défavorables, sont généralement à l'origine d'un plus grand nombre d'abandons scolaires. Troisièmement, il y a les particularités locales du marché du travail: une plus grande **offre d'emplois** exigeant peu de qualifications fournit plus d'occasions de décrocher. Enfin, la **présence d'écoles privées** dans le voisinage de la commission scolaire varie d'un endroit à l'autre: lorsqu'elle est importante, il est à peu près assuré qu'elle s'accompagne d'une élévation de la probabilité d'abandon dans cette commission scolaire, attribuable à la perte d'une partie des élèves les plus naturellement portés à poursuivre leurs études.

École

Dans la poursuite de cet objectif fondamental d'amener le plus grand nombre possible de leurs élèves au niveau de formation qu'ils désirent et qu'ils peuvent atteindre, les quelque 953 écoles publiques ou privées qui dispensent l'enseignement secondaire au Québec n'obtiennent pas toutes les mêmes résultats.

Comme celle des commissions scolaires, la performance de l'école en matière de réussite scolaire de l'élève dépend en partie des pratiques éducatives et administratives en vigueur, ainsi que de la qualité de la formation et de l'encadrement offerts à l'élève.

Mais cette performance dépend également des conditions socio-économiques du milieu, du marché local et régional de l'emploi ainsi que de la présence d'écoles publiques et privées dans le même voisinage. Elle dépend enfin aussi de la taille de l'école, de son environnement physique, de sa vocation particulière et de la population qu'elle dessert.

En fin de compte, s'il est théoriquement possible de mesurer la probabilité d'abandonner les études dans chacune des écoles secondaires du Québec, de nombreux facteurs en rendent l'interprétation délicate.

Par exemple, la probabilité d'abandonner les études dans une école dispensant seulement l'enseignement secondaire de 1^{er} cycle serait généralement assez faible, puisque les abandons scolaires surviennent davantage au 2^e cycle. De la même façon, la probabilité d'abandonner les études dans une école fréquentée surtout par des filles serait plutôt faible, puisque les abandons scolaires sont plus fréquents chez les garçons. Enfin, il est à peu près sûr qu'une école «pour raccrocheurs» ou pour «décrocheurs potentiels» afficherait une probabilité d'abandon élevée puisque, par définition, elle dessert une population plus sujette à l'abandon des études.

ABANDON SCOLAIRE ET FACTEURS LIÉS AU CHEMINEMENT SCOLAIRE DE L'ÉLÈVE

Âge au moment du décrochage

Pour de nombreux élèves, la décision de quitter les études se pose en juin, avant ou après les examens, ou encore durant l'été qui suit. Malgré cela, il y a des abandons à chacun des neuf premiers mois de l'année scolaire.

À défaut de connaître systématiquement l'âge exact des décrocheurs au moment où ils quittent l'école, nous connaissons toutefois leur âge au 30 septembre de leur dernière année d'école.

Dans la figure suivante, il est possible de voir quelle est la répartition des 33 567 décrocheurs de l'année 1988-1989, selon leur âge au 30 septembre 1988.

RÉPARTITION DES 33 567 DÉCROCHEURS DE L'ANNÉE 1988-1989, SELON LEUR ÂGE AU 30 SEPTEMBRE 1988



Comme la Loi sur l'instruction publique stipule que « Tout enfant doit fréquenter une école à compter du premier jour du calendrier scolaire de l'année scolaire suivant celle où il a atteint l'âge de 6 ans jusqu'au dernier jour de l'année scolaire au cours de laquelle il a atteint l'âge de 16 ans ou au terme de laquelle il obtient un diplôme décerné par le ministre, selon la première éventualité », on peut se demander quel est le pourcentage des décrocheurs qui abandonnent leurs études alors qu'ils sont encore tenus de fréquenter l'école.

Tenant compte du fait que, selon la Loi, l'année scolaire débute le 1^{er} juillet et se termine le 30 juin, on peut calculer ce qui suit.

Parmi les décrocheurs de l'année 1988-1989, tous ceux qui, au 30 septembre 1988, étaient âgés de 13 ans ou de 14 ans et tous ceux qui venaient d'avoir 15 ans en juillet, août et septembre 1988, devaient se réinscrire en 1989-1990 et ne l'ont pas fait. Ces élèves représentent environ **11 p. cent** de l'ensemble des décrocheurs.

Parmi les décrocheurs de l'année 1988-1989, tous ceux qui avaient atteint l'âge de 15 ans avant le 1^{er} juillet 1988 et tous ceux qui avaient atteint l'âge de 16 ans en juillet, août et septembre 1988 n'étaient pas tenus de se réinscrire en 1989-1990 mais devaient fréquenter l'école jusqu'à la fin de l'année scolaire 1988-1989 (fin juin 1989). Nous ne connaissons pas le moment précis du décrochage de chacun des élèves, mais comme environ 65 p. cent des décrocheurs quittent l'école avant la fin de l'année scolaire, nous pouvons estimer ici qu'une tranche d'environ **24 p. cent** des décrocheurs ont, pendant une période de temps allant de quelques jours à près de 9 mois, contrevenu à l'obligation de fréquenter l'école.

Nous pouvons donc considérer qu'à peu près 35 p. cent des décrocheurs abandonnent leurs études alors qu'ils sont encore tenus de fréquenter l'école.

Classe au moment du décrochage

La figure qui suit répond à la question « Quelle classe du secondaire les décrocheurs ont-ils déjà atteint au moment où ils abandonnent leurs études ? » On y trouve la répartition des 33 567 décrocheurs de l'année 1988-1989, selon leur classe au 30 septembre 1988.

RÉPARTITION DES 33 567 DÉCROCHEURS DE L'ANNÉE 1988-1989, SELON LA CLASSE DU SECONDAIRE AU 30 SEPTEMBRE 1988



10

Retard scolaire au moment du décrochage

Les élèves qui ont terminé leurs études primaires passent habituellement en 1^{re} année du secondaire à l'âge de 12 ans. Les élèves du secondaire, de leur côté, obtiennent habituellement leur diplôme à l'âge de 17 ans.

Or une bonne partie des élèves du primaire et du secondaire sont plus âgés que la plupart des autres élèves de leur classe. On parle alors généralement dans leur cas de retard scolaire, soit qu'ils aient doublé une classe à cause de difficultés d'apprentissage, soit qu'ils aient fait une 7^e année au primaire comme le régime pédagogique permet de le faire, ou encore que l'élève ait dû consacrer une ou deux années à la maîtrise de la langue française avant de pouvoir s'engager véritablement dans les études.

La notion de retard étant admise dans un sens très large, nous devons observer à quel point l'abandon scolaire est lié de façon étroite à ce phénomène. En partant encore une fois des plus récentes données, c'est-à-dire celles des décrocheurs de l'année 1988-1989, nous constatons que près de 80 p. cent d'entre eux accusaient un retard d'au moins un an par rapport à leur classement en septembre 1988. Chez les autres

élèves, c'est-à-dire chez ceux qui persévèrent dans leurs études, cette proportion n'était que de 28 p. cent.

En fait, le retard scolaire est à toutes fins pratiques une constante chez les décrocheurs de 1^{re}, 2^e et 3^e année du secondaire, car 97 p. cent d'entre eux ont effectivement pris au moins un an de retard. Chez les décrocheurs de la 4^e année du secondaire, cette proportion est de 84,4 p. cent, et chez ceux de la 5^e et de la 6^e année du secondaire, elle est de 55,6 p. cent. En d'autres termes, plus l'abandon scolaire survient tôt, plus il y a de chances que des difficultés d'apprentissage antérieures soient en cause.

Par ailleurs, 15,5 p. cent de l'ensemble des décrocheurs sont des élèves qui se sont rendus jusqu'en 5^e ou 6^e année du secondaire sans avoir pris aucun retard scolaire. Un autre groupe, comprenant 13,4 p. cent de l'ensemble des décrocheurs, sont des élèves qui se sont rendus également jusqu'en 5^e ou 6^e année du secondaire en ne prenant qu'une année de retard scolaire. Ainsi, pour près du tiers des décrocheurs, le défi de terminer les études secondaires paraît moins insurmontable que pour les autres.

Retard scolaire au primaire

Près de 80 p. cent des décrocheurs, comme il vient d'être dit, ont déjà pris du retard au moment où ils décrochent. En fait, on pourrait distinguer dans ce groupe d'élèves une tranche d'environ 30 p. cent qui n'ont pris du retard qu'à partir du secondaire, une autre tranche, d'environ 50 p. cent, ont pris du retard durant leurs études primaires et en ont possiblement accumulé ultérieurement durant leur séjour à l'école secondaire.

Le retard scolaire pris à l'école primaire mérite une attention particulière dans le cadre de l'étude du phénomène de l'abandon scolaire, car il augmente considérablement les risques pour un élève d'abandonner ses études.

On estime qu'à peu près la moitié des élèves qui entrent au secondaire âgés de 13 ans ou plus abandonnent leurs études, et que cette probabilité d'abandonner est d'environ quatre fois supérieure à celle des élèves qui entrent au secondaire âgés de 12 ans ou moins. Dans ces conditions, il est facile de comprendre pourquoi ces élèves de 13 ans ou plus fourniront la moitié de tous les décrocheurs, même s'ils ne représentent actuellement que 22 p. cent des élèves qui entrent au secondaire.

Chez les élèves qui entrent au secondaire âgés de 13 ans ou plus, l'impact du retard scolaire pris au primaire sur le cheminement ultérieur de l'élève est différent selon le nombre d'années de retard, selon la classe redoublée par l'élève et selon que l'élève a pu ou non voir l'ensemble du programme du primaire avant qu'il ne doive passer au secondaire en raison de son âge. On retiendra là-dessus que le risque d'abandon sco-

laire est à son plus élevé chez les élèves qui, même avec seulement un an de retard, passent au secondaire sans avoir terminé leur primaire; qu'ensuite vient le groupe des élèves qui ont pris au moins deux ans de retard au primaire; enfin, que plus l'élève a doublé tôt, plus le risque qu'il abandonne est élevé (les doubleurs du deuxième cycle du primaire sont donc plus avantagés que les élèves qui ont doublé au premier cycle). Les chiffres suivants, tirés de l'observation des élèves entrés au secondaire en 1984 et ajustés en fonction d'un taux général d'abandon de 50 p. cent chez l'ensemble des élèves qui ont pris du retard au primaire, donnent un estimé assez précis des écarts en question.

GROUPES D'ÉLÈVES	% D'ABANDON
Élèves n'ayant pas terminé le primaire	69,4%
Élèves ayant pris 2 ans de retard au primaire	59,5%
Élèves ayant pris 1 an de retard au primaire	
Doublé la maternelle	54,5%
Doublé la 1 ^{re} année	51,0%
Doublé la 2 ^e année	49,2%
Doublé la 3 ^e année	49,5%
Doublé la 4 ^e année	48,8%
Doublé la 5 ^e année	45,5%
Doublé la 6 ^e année	44,5%

Un dernier point doit être mentionné concernant la relation importante qui existe entre le retard scolaire pris à l'école primaire et l'abandon des études secondaires. Ce point est le suivant: les chances d'un élève d'obtenir un diplôme sont pratiquement les mêmes, quel que soit le mois ou il est né.

Il est important de le signaler, car c'est un fait connu de plusieurs que les élèves les plus jeunes, disons ceux qui sont nés entre avril et septembre, sont plus nombreux à doubler au primaire que les élèves nés entre octobre et mars, de quelques mois leurs aînés. On serait porté à croire que les cadets, désavantagés par un cheminement plus laborieux au primaire, ont également moins de chances d'obtenir un diplôme du secondaire.

Or, les plus jeunes élèves ont la persévérance nécessaire pour compenser ce désavantage. Ils sont tout aussi nombreux à parvenir au diplôme, mais leurs études primaires et secondaires durent, en moyenne, plusieurs semaines de plus que celles des autres diplômés.

Rendement scolaire du décrocheur

Contrairement aux autres élèves, la très grande majorité des décrocheurs ont éprouvé d'importantes difficultés scolaires, observables non

seulement au chapitre du retard (en termes d'années ou de matières), mais également aux chapitres de la moyenne générale et du nombre d'échecs.

Le poids des échecs et des mauvaises notes pèse donc plus lourd sur le moral des candidats à l'abandon scolaire. Au lieu d'être poussés à travailler plus fort pour réparer leur(s) échec(s), ces élèves sont davantage découragés par les mauvaises notes et ils ont de la difficulté à s'en remettre. Devant de mauvais résultats, plusieurs songent directement à quitter les études et d'autres, pire encore, deviennent indifférents à cela.

Selon les difficultés scolaires qu'ils ont éprouvées, les décrocheurs appartiennent le plus souvent à l'un des deux groupes suivants. Le premier de ces groupes, le plus important, est constitué de jeunes qui traînent des difficultés depuis le primaire ou le début du secondaire, sans manifester nécessairement des troubles « graves » d'apprentissage; ces jeunes éprouvent des difficultés qui n'ont pas été résolues au cours des années et ils semblent avoir manqué d'un suivi quant à la valeur réelle de leurs acquis. Au fil des ans, ces difficultés ont contribué à leur démotivation et à leur abandon. Le deuxième groupe, lui, est formé de jeunes pour qui les difficultés sur le plan du rendement scolaire surviennent au cœur même de l'adolescence, c'est-à-dire vers l'âge de 14, 15 et 16 ans. Pour la plupart de ces jeunes, les mauvais résultats scolaires ont débuté au deuxième cycle du secondaire. Ces élèves manifestent des comportements typiques de leur âge: présence de corps mais non d'esprit, je-m'en-foutisme, négativisme et absentéisme. Certains d'entre eux consomment de la drogue ou de l'alcool, troquent la salle de cours pour les arcades, le billard, ou encore, vivent comme des oiseaux de nuit.

Interrogés sur les raisons pouvant expliquer leurs mauvaises notes et leurs échecs, les décrocheurs en invoquent quatre principales: leurs professeurs, leurs difficultés à apprendre, leur absence d'investissement dans les études et leur propre indiscipline.

Si l'opinion générale des décrocheurs sur les **enseignants et les enseignantes** est relativement bonne, ceux-ci se voient quand même reprocher d'être la cause des difficultés éprouvées dans l'une ou l'autre des matières. Déjà peu portés à poser des questions en classe ou même à demander de l'aide à un ami, les décrocheurs estiment que tel enseignant n'expliquait pas assez ou expliquait mal, qu'un autre allait trop vite, qu'il ne leur poussait pas assez dans le dos ou, encore, ils racontent qu'ils ne s'entendaient pas très bien avec monsieur ou madame X.

Le second motif en importance évoqué par les décrocheurs est lié aux **difficultés d'apprentissage**. Bon nombre ont le sentiment d'avoir une plus ou moins grande capacité d'apprendre, qui se traduit essentiellement par un manque de concentration, des difficultés à mémoriser, des problèmes de lecture et de compréhension de texte. Certains se considèrent plus visuels et prétendent apprendre mieux avec des

exemples alors que l'enseignant « ne fait que parler ». Pour d'autres, c'est l'inverse. Quelques-uns avouent leur difficulté à faire un travail intellectuel comparativement à un travail manuel.

Un troisième motif auquel les décrocheurs attribuent fréquemment leur mauvais rendement scolaire a trait au **peu de travail consenti aux études** en dehors des heures de cours. Alors que des difficultés scolaires commandent généralement à un élève d'investir un plus grand nombre d'heures d'études, dans l'espoir que ses efforts seront récompensés, il n'en va pas ainsi chez les candidats au décrochage. Sans même invoquer le fait que les conditions d'études à la maison pourraient être mauvaises, le un cinquième des décrocheurs admettent ne consacrer aucun temps à leurs études à la maison, le tiers disent y consacrer moins de deux heures par semaine et un dernier 30 p. cent prétendent y investir de deux à cinq heures.

Finalement, un quatrième et dernier motif expliquant le mauvais rendement, et ayant déjà été évoqué précédemment, fait référence aux **comportements-types de l'adolescence** : on a l'esprit ailleurs, on se laisse influencer par les amis, tout est plus amusant que les études, on fait le fanfaron pour épater la galerie. En conséquence, pour les jeunes, tout est prétexte à « foxer » les cours, selon leur expression. Or, on s'accorde généralement à dire que l'absentéisme est un signe avant-coureur du décrochage scolaire.

LA DÉCISION DE QUITTER L'ÉCOLE

Le moment choisi pour abandonner

Il est important de savoir si, au cours d'une année scolaire, il y a des périodes où les abandons sont plus nombreux. Le personnel scolaire pourra ainsi porter une plus grande attention aux élèves les plus tentés de délaisser leurs études et interviendra aux moments les plus propices pour prévenir ces abandons.

Il appert que c'est à la fin d'une année scolaire complète, c'est-à-dire après les examens de juin ou durant l'été, que les abandons se produisent en plus grand nombre : environ 35 p. cent des décrocheurs décident durant cette période de ne pas revenir aux études l'année suivante. Le reste des abandons se répartissent à peu près également entre chacun des dix mois de l'année scolaire.

La majorité des élèves qui ont décroché disent avoir pris un certain temps avant de passer à l'acte. Mais qu'ils y aient réfléchi ou pas, plusieurs éléments laissent présager cet abandon et constituent autant de signaux pour le personnel de l'école qui désire intervenir auprès de ces jeunes. Bien sûr, ceux et celles qui ont des difficultés d'apprentissage, de mauvaises notes, des échecs et, par-dessus tout, qui ont doublé deviennent la cible par excellence du décrochage. Ces problèmes de rendement scolaire entraînent presque invariablement les manifesta-

exemples alors que l'enseignant « ne fait que parler ». Pour d'autres, c'est l'inverse. Quelques-uns avouent leur difficulté à faire un travail intellectuel comparativement à un travail manuel.

Un troisième motif auquel les décrocheurs attribuent fréquemment leur mauvais rendement scolaire a trait au **peu de travail consenti aux études** en dehors des heures de cours. Alors que des difficultés scolaires commandent généralement à un élève d'investir un plus grand nombre d'heures d'études, dans l'espoir que ses efforts seront récompensés, il n'en va pas ainsi chez les candidats au décrochage. Sans même invoquer le fait que les conditions d'études à la maison pourraient être mauvaises, le un cinquième des décrocheurs admettent ne consacrer aucun temps à leurs études à la maison, le tiers disent y consacrer moins de deux heures par semaine et un dernier 30 p. cent prétendent y investir de deux à cinq heures.

Finalement, un quatrième et dernier motif expliquant le mauvais rendement, et ayant déjà été évoqué précédemment, fait référence aux **comportements-types de l'adolescence** : on a l'esprit ailleurs, on se laisse influencer par les amis, tout est plus amusant que les études, on fait le fanfaron pour épater la galerie. En conséquence, pour les jeunes, tout est prétexte à « foxer » les cours, selon leur expression. Or, on s'accorde généralement à dire que l'absentéisme est un signe avant-coureur du décrochage scolaire.

LA DÉCISION DE QUITTER L'ÉCOLE

Le moment choisi pour abandonner

Il est important de savoir si, au cours d'une année scolaire, il y a des périodes où les abandons sont plus nombreux. Le personnel scolaire pourra ainsi porter une plus grande attention aux élèves les plus tentés de délaisser leurs études et interviendra aux moments les plus propices pour prévenir ces abandons.

Il appert que c'est à la fin d'une année scolaire complète, c'est-à-dire après les examens de juin ou durant l'été, que les abandons se produisent en plus grand nombre : environ 35 p. cent des décrocheurs décident durant cette période de ne pas revenir aux études l'année suivante. Le reste des abandons se répartissent à peu près également entre chacun des dix mois de l'année scolaire.

La majorité des élèves qui ont décroché disent avoir pris un certain temps avant de passer à l'acte. Mais qu'ils y aient réfléchi ou pas, plusieurs éléments laissent présager cet abandon et constituent autant de signaux pour le personnel de l'école qui désire intervenir auprès de ces jeunes. Bien sûr, ceux et celles qui ont des difficultés d'apprentissage, de mauvaises notes, des échecs et, par-dessus tout, qui ont doublé deviennent la cible par excellence du décrochage. Ces problèmes de rendement scolaire entraînent presque invariablement les manifesta-

tions suivantes : démotivation, absentéisme, relâchement dans les travaux scolaires, retard aux cours, perte d'attention, difficulté à se concentrer et comportements conflictuels.

Les motifs d'abandon

Un certain nombre de facteurs individuels, familiaux, sociaux, économiques, culturels et institutionnels peuvent avoir une influence importante sur la baisse de la motivation de l'élève à l'école. Sans nécessairement constituer des causes d'abandon scolaire, ils peuvent lui servir de circonstances facilitantes. Outre les nombreux facteurs décrits précédemment, les recherches sur l'abandon scolaire invoquent fréquemment : l'attrait du marché du travail, l'éclatement familial, l'indifférence de certains parents face au décrochage, l'ignorance chez certaines familles des exigences de l'école quant à une certaine discipline, le fait que le système scolaire soit conçu pour la moyenne des élèves, l'idée répandue qu'aller à l'école ce n'est pas si payant que ça, une certaine dévalorisation, par le milieu, de la scolarisation, l'absentéisme, encore très répandu, la violence comportementale plus raffinée dans l'école d'aujourd'hui, l'abus de drogue ou d'alcool, les perturbations liées aux rapports amoureux plus précoces, l'absence d'adultes-clés dans la vie du jeune.

Quant aux difficultés scolaires, elles sont dans bien des cas un symptôme et pas nécessairement une cause d'abandon. En dehors du cas des élèves qui même en 2^e, 3^e et 4^e année du secondaire n'ont toujours pas acquis les compétences de base en lecture et en écriture, les échecs scolaires subis par le décrocheur sont souvent le reflet de son ennui et de son manque d'intérêt à l'école.

En fait, les raisons de quitter l'école sont nombreuses et les décrocheurs invoquent généralement trois ou quatre motifs à la fois pour expliquer leur décision d'abandonner les études.

Pour résumer sur cette question, on peut dire que, pour plus de 40 p. cent des jeunes, les difficultés scolaires constituent le principal motif d'abandon. Ces difficultés sont liées principalement aux échecs, au manque d'intérêt pour les cours et au sentiment de ne pas se sentir à sa place à l'école. Viennent en seconde place les raisons liées au travail (pour environ 25 p. cent des jeunes), ces raisons s'expriment surtout dans les termes « goût de travailler » et « besoin d'argent ». Ensuite, pour près de 15 p. cent des décrocheurs, les problèmes personnels et familiaux ont été invoqués comme principal motif d'abandon. Par contre, près de 20 p. cent des jeunes ont indiqué un motif « autre », ce qui n'est pas négligeable. Le plus souvent, il est ici question de relations avec les professeurs, de découragement, de démotivation, de manque d'intérêt, de contraintes du système scolaire (âge, non-disponibilité de certains cours, nombre de crédits, etc.) ainsi que de difficultés d'adaptation à la pédagogie (problème de surdité, aptitudes manuelles plutôt qu'intellectuelles, etc.).

Profils de décrocheurs

Les recherches portant sur le phénomène du décrochage comportent souvent l'établissement d'une certaine typologie à partir des caractéristiques de l'élève, de son milieu, de son cheminement scolaire et des circonstances de l'abandon des études. Les « profils » de décrocheurs ainsi obtenus simplifient jusqu'à un certain point la réalité, mais ils aident à mieux connaître la question.

Même s'ils ont à peu près tous en commun d'avoir connu la démotivation et le découragement, au regard des études, les jeunes décrocheurs du Québec présentent par contre des traits distinctifs permettant de les associer assez bien à l'un ou à l'autre des quatre profils qui suivent. Les deux premiers profils sont dominants, en ce sens qu'ils expliquent une majorité d'abandons scolaires.

Des jeunes aux prises avec des difficultés scolaires

Essentiellement, ce sont des jeunes pour qui les difficultés scolaires constituent le principal motif d'abandon. Ces difficultés scolaires se situent surtout sur le plan des difficultés d'apprentissage et se traduisent par de mauvaises notes, des échecs et du retard. Aux difficultés d'apprentissage s'ajoutent parfois de mauvaises expériences sur le plan des relations interpersonnelles avec d'autres élèves, avec des professeurs ou avec la direction de l'école.

Après avoir accumulé les difficultés scolaires, ces jeunes sentent le découragement les gagner et trouvent un échappatoire dans l'absentéisme et dans un emploi. Beaucoup d'entre eux vont tenter leur chance à l'éducation des adultes.

Des jeunes au cœur de l'adolescence type

Chez ces jeunes, le motif principal du décrochage est inspiré de certaines caractéristiques de l'adolescence: besoin de liberté et de s'amuser, goût de l'aventure et du changement, esprit de révolte ou de remise en question, rejet de certaines règles, désir d'acquiescer une certaine autonomie tant financière que morale, désir de faire ses propres choix et de diriger sa vie, besoin de s'intégrer à « une gang », besoin de compenser pour les difficultés scolaires ou les problèmes familiaux. Sans être nécessairement de la « délinquance », le comportement de ces décrocheurs prend des formes variées allant du désintérêt pur et simple jusqu'à la drogue et l'alcool en passant par l'absentéisme, l'indiscipline, la provocation, etc. Cause ou effet de ce comportement, le rendement scolaire se détériore et l'élève finit par interrompre ses études, involontairement (on met l'élève à la porte de l'école) ou volontairement (année sabbatique et marché du travail).

Des jeunes orientés vers le travail

Un certain nombre de jeunes sont réellement attirés par le marché du travail et cela constitue leur principal motif d'abandon. Ce sont des élèves qui privilégient le côté « pratique » des études et considèrent inutiles bon nombre de matières en formation générale. Certains nous avouent leur intérêt ou leur plus grande capacité pour un travail manuel plutôt qu'intellectuel. D'autres connaissent déjà ce qu'ils veulent faire comme métier et protestent contre les longues étapes à franchir pour y arriver (nombre de crédits dans telle ou telle matière par exemple).

En général, on constate que ce petit groupe de décrocheurs (ce sont surtout des garçons) sont plus matures ou plus près de la vie adulte que d'autres jeunes du même âge.

Des jeunes soumis à des contraintes extérieures à l'école

Dans ce profil, qui regroupe un assez petit pourcentage de décrocheurs, il faut inclure les jeunes qui lâchent l'école pour des raisons évidentes telles que la maladie ou la grossesse. Également, on pourrait inclure ici le cas des jeunes qui quittent l'école principalement à cause de problèmes familiaux ou d'obligations financières.

Rôle de l'entourage

La décision de quitter l'école est l'aboutissement d'un processus de réflexion plus ou moins long chez chacun des jeunes décrocheurs. Durant ce temps, ont-ils discuté avec d'autres personnes de leur désir ou de leur décision d'abandonner? Quelles ont été les réactions des intervenants de l'école, de la famille?

Ce sont les parents qui sont, pour la majorité de nos décrocheurs, les premières personnes à être consultées ou, à tout le moins, à être informées de leur décision. Viennent ensuite les amis et, en dernier, le personnel de l'école.

Pour les jeunes qui ont discuté de leur désir de laisser les études avec des membres du personnel de l'école, c'est le plus souvent avec quelqu'un de la direction qu'ils l'ont fait. D'autres disent en avoir discuté avec un conseiller ou une conseillère d'orientation ou s'être confiés à un enseignant ou à une enseignante. Plus rarement en ont-ils parlé avec des membres du personnel non enseignant (psychologue, travailleur social, secrétaire, surveillant).

Aux dires des décrocheurs, les principaux conseils donnés par le personnel de l'école ont été de « réfléchir avant d'abandonner » ou encore de « poursuivre à l'éducation des adultes ».

Toutefois, la moitié d'entre eux affirment que l'école n'a rien fait pour les retenir. Quelques-uns prétendent avoir été fortement incités à quitter

l'école ou carrément mis à la porte. Heureusement, certains ont reçu des encouragements, même si cela ne leur a pas fait changer d'idée.

Les décrocheurs ne semblent pas avoir pu compter non plus sur un véritable soutien, que ce soit de leurs parents ou de leurs amis. Le groupe d'amis semble d'ailleurs avoir une influence importante sur la décision d'abandonner les études, et il arrive souvent que la plupart de ces amis aient déjà quitté l'école ou songent à le faire.

De leur côté, les élèves qui se rendent jusqu'à l'obtention d'un diplôme affirment bénéficier de l'encouragement de leur famille et de leurs amis pour terminer le secondaire, comme quoi l'influence de l'entourage est important. Il faut cependant ajouter que pour plusieurs, l'obtention du diplôme du secondaire est un but à atteindre, une motivation personnelle que nos décrocheurs n'ont pas en raison de difficultés scolaires nombreuses.

SITUATION APRÈS L'ABANDON SCOLAIRE

Situation par rapport au marché du travail

Les données recueillies auprès d'élèves qui ont laissé l'école nous apprennent que, l'année suivant leur départ, 34 p. cent d'entre eux sont sans emploi, 18 p. cent travaillent à temps partiel et 48 p. cent ont un emploi à temps plein.

Les deux tiers des décrocheurs qui travaillent se retrouvent dans le secteur tertiaire et les restaurants, les épiceries et les commerces de tout genre constituent leurs principaux employeurs. De plus, il est remarquable que les filles sont, encore plus que les garçons, recrutées dans ce secteur: plusieurs d'entre elles sont «gardiennes d'enfants», emploi qui figure parmi les moins bien payés.

De façon générale, les emplois occupés par les décrocheurs sont des emplois faiblement rémunérés. Plus de 80 p. cent des personnes gagnent moins de 300 \$ brut par semaine; la moitié de celles-ci encaissent moins de 200 \$; le taux horaire moyen varie entre 5 \$ et 10 \$.

À l'exception du salaire, les jeunes décrocheurs en emploi paraissent majoritairement satisfaits de leurs conditions de travail et des relations qu'ils entretiennent tant avec leur patron qu'avec les autres employés. Plusieurs affirment avoir appris des choses: valeur de l'argent, difficulté des relations avec le public, exigences du marché du travail, etc. D'autres disent avoir nettement la chance d'apprendre un métier et quelques-uns prétendent avoir des possibilités d'avancement. Certains ajoutent même qu'ils en font plus que ce qui est demandé ou qu'ils sont plus attentifs au travail qu'à l'école.

C'est du point de vue salarial que ces jeunes sont plus ou moins satisfaits compte tenu de leurs besoins financiers. Et c'est précisément

sur ce point qu'ils risquent de voir leur insatisfaction grandir, au fur et à mesure qu'ils contracteront des obligations financières.

Projets et aspirations scolaires

Fait intéressant à signaler, près d'un décrocheur sur deux déclare qu'il a « certainement » l'intention de terminer ses études secondaires et 22 p. cent disent « probablement ». Cela laisse entrevoir des possibilités quant à un retour aux études, surtout chez les élèves qui ont abandonné en 5^e année du secondaire.

Les intentions sont bonnes, mais le retour aux études n'est pas facile. Beaucoup s'inscrivent à l'éducation des adultes, mais cette tentative de retour aux études débouche fréquemment sur un nouvel abandon.

En fait, la majorité de nos jeunes diraient oui à un retour aux études, mais pas à n'importe quelles conditions.

Ils souhaiteraient d'abord et avant tout **étudier uniquement les matières obligatoires pour l'obtention du diplôme**. D'ailleurs, ils reprochent souvent à l'école d'exiger un trop grand nombre de matières inutiles selon eux (enseignement moral ou religieux, éducation physique, etc.).

Ils regardent ensuite du côté de l'**éducation des adultes**. Aux yeux des jeunes qui ont décroché, ce mode d'organisation des études passe pour avoir des avantages déterminants: possibilités d'avancer à son propre rythme, de se limiter aux matières essentielles à l'obtention du diplôme, d'être à temps partiel (de jour ou de soir) pour pouvoir travailler en même temps, d'être avec des gens du même âge ou un peu plus vieux.

Une autre condition qui faciliterait le retour des décrocheurs aux études, ce serait l'assurance d'avoir **plus de soutien de la part des « profs »**. D'ailleurs, l'intérêt des décrocheurs pour une « personne-ressource » est manifeste. Ils souhaiteraient que quelqu'un puisse leur offrir une aide très personnalisée en matière d'orientation et d'information scolaires et professionnelles. Ils souhaiteraient également, de manière plus générale, pouvoir compter sur quelqu'un qui puisse dépanner et conseiller.

Enfin, pour d'autres décrocheurs, chez qui le goût ou le besoin de gagner de l'argent est plus fort, une condition de retour à l'école supposerait **qu'ils soient payés** pour le faire.

En fin de compte, les décrocheurs se font une certaine image de l'école idéale. Cette école permettrait aux élèves d'avancer à leur rythme propre et les classes seraient composées d'élèves ayant les mêmes capacités intellectuelles et la même volonté d'apprendre. Les classes ne devraient pas dépasser le nombre de quinze élèves. Les enseignants

auraient entre 25 et 35 ans. Les élèves devraient composer eux-mêmes leur horaire de cours. Les périodes de cours devraient être plus courtes et plus condensées, de sorte que l'élève n'ait pas à passer toute la journée en classe. Certains cours, par exemple de français ou de morale, ne devraient pas être obligatoires. Il ne devrait pas y avoir de devoirs. Des attestations devraient être décernées après la réussite d'un cours et non seulement à la fin d'une année scolaire réussie.

CONCLUSION

Dans les pages qui précèdent, nous avons voulu résumer, au bénéfice du public le plus large possible, les plus récentes données que nous ayons à notre disposition concernant l'abandon des études secondaires au Québec.

L'accent a été délibérément placé sur la description du problème. Tout le vaste domaine des interventions, c'est-à-dire le « Que faisons-nous déjà? » ou le « Que devrions-nous faire? », sera abordé ailleurs, notamment dans un Plan d'action annoncé par le ministre de l'Éducation pour le début de l'année 1992 et destiné à accroître la réussite scolaire au Québec.

Il va sans dire que le présent résumé est incomplet: l'importance de la réussite scolaire, la définition et la mesure du phénomène de l'abandon, l'analyse de chacun des facteurs liés au décrochage, la compréhension du vécu et des opinions des personnes concernées mériteraient d'être plus longuement présentées et interprétées.

Pour ceux et celles qui voudraient approfondir la question, voici une liste des récentes études du ministère de l'Éducation qui ont inspiré la présente publication.

BEAUCHESNE, Luc. Les abandons au secondaire: profil sociodémographique. Ministère de l'Éducation, Direction générale de la recherche et du développement (Direction des études économiques et démographiques), Québec, février 1991. 52 pages.

BRAIS, Yves. Retard scolaire au primaire et risque d'abandon scolaire au secondaire. Ministère de l'Éducation, Direction générale de la recherche et du développement (Direction de la recherche), Québec, septembre 1991. 55 pages.

DEMERS, Marius. La rentabilité du diplôme. Ministère de l'Éducation, Direction générale de la recherche et du développement (Direction des études économiques et démographiques). (À paraître). 69 pages.

Indicateurs sur la situation de l'enseignement primaire et secondaire (1991). Ministère de l'Éducation, Direction générale de la recherche et du développement, Québec, premier trimestre 1991. 60 pages.

**VIOLETTE, Michèle. L'école...Facile d'en sortir mais difficile d'y
revenir (Enquête auprès des décrocheurs et décrocheuses)** Minis-
tère de l'Éducation, Direction générale de la recherche et du dévelop-
pement (Direction de la recherche) (À paraître en décembre 1991).



University of Toronto
Faculty of Arts